

Je m'étais gardé la surprise, le suspens : je ne savais pas quelle version de la Bible serait utilisée ce matin ! Parce qu'il existe deux traductions pour la deuxième partie du verset 16 : « Mais je détruirai celles qui sont grasses et vigoureuses. » ou – et ce n'est pas tout-à-fait pareil - : « Celle qui est grasse et vigoureuse, je la garderai ». Non pas que le même mot veuille dire deux choses contraires mais les parchemins différents portent l'un ou l'autre verbe (qui en hébreux se ressemblent beaucoup). Les deux versions ont leurs partisans qui avancent tous des arguments convaincants ! Même le contexte n'aide pas : la version « douce » correspond mieux à l'attitude d'un berger : Dieu n'est-il pas le dieu des faibles **et** des forts ? La version « dure » introduit la suite du discours qui s'en prend aux profiteurs. Quel que soit le sens que l'on donne à ce bout de verset, cela ne change pas le sens global du passage. Je dois avouer qu'à titre purement personnel, je préfère la version favorable aux « brebis grasses et vigoureuses »... Mais il faut justement se méfier des interprétations qui nous arrangent un peu trop. Alors comment décider ? Je ne sais pas ! Ce que je vous propose : on va parler d'autre chose.

Je vais vous parler d'une de mes dernières lectures : une version partielle de la thèse de doctorat d'un de mes collègues sur l'exégèse des trois premières générations de réformateurs de l'espace rhénan. La question à laquelle s'intéresse la thèse est de se demander si la façon de lire la Bible de ces réformateurs est en continuité ou en rupture de leurs prédécesseurs. Rassurez-vous, je ne vais pas vous divulguer la fin. Mais j'ai découvert que, contrairement à mes croyances, nos anciens n'avaient pas une lecture littéraliste de la Bible ; en gros, ils se posaient le même genre de question que nous ; notamment « à qui s'adressent les auteurs bibliques ? ». Est-ce que les prophètes parlent vraiment de Jésus de Nazareth quand il annonce un berger pour Israël ou un serviteur souffrant ? Les réponses sont diverses mais s'accordent sur un point : les prophètes parlent **d'abord** à ceux de leurs époques et – sauf exceptions – ne sont pas des textes cryptés à plusieurs niveaux. Bref, ils ne voulaient pas – comme je le dis quand je suis un peu excédé - : « trouver du Jésus partout ». Il est nécessaire de prendre les textes du Premier Testament pour eux-mêmes et non pour conforter nos préjugés chrétiens.

Nous voilà donc avec un extrait du prophète Ézéchiël, Ézéchiël qui n'est pas le prophète le plus lu (à l'exception peut-être du chapitre 37, les ossements desséchés). Lorsqu'Ézéchiël dit que Dieu va rassembler ses brebis dispersées, il ne parle pas de fin du monde ou l'avènement du christianisme mais bien du retour de l'exil babylonien. C'est le sens premier de ce passage. Mais cela ne signifie pas que cela ne puisse pas faire sens pour d'autres situations. Si nous lisons la Bible – pardon – **quand** nous lisons la Bible, nous ne le faisons pas pour connaître des épisodes du passé mais pour essayer de comprendre ce que Dieu veut **pour nous aujourd'hui**. Mais pour cela, nous devons prendre le texte au sérieux et ne pas oublier qu'il ne s'adresse pas d'abord à nous. Le texte proposé pour aujourd'hui sautait deux versets (13 et 14) : *Je les retirerai d'entre les peuples, je les rassemblerai des diverses contrées, et je les ramènerai dans leur pays ; je les ferai paître sur les montagnes d'Israël, le long des ruisseaux, et dans tous les lieux habités du pays. Je les ferai paître dans un bon pâturage, et leur demeure sera sur les montagnes élevées d'Israël ; là elles reposeront dans un agréable asile, et elles auront de gras pâturages sur les montagnes d'Israël.* Probablement parce qu'ils font trop référence au contexte immédiat du prophète : exil babylonien et la terre d'Israël. Or, selon moi, c'est une faute : on ne peut comprendre ce que Dieu nous dit à travers un passage biblique sans considérer son sens premier, dans sa situation première. Bien sûr, il nous est tous arrivé de lire un passage biblique qui répondait à nos questions : mais, j'aime à croire que personne, pas même quelqu'un avec un ego surdimensionné, n'a jamais pensé que ces versets avaient été écrits il y a plus de deux mille ans juste pour lui !

Bien sûr, aujourd'hui encore, Dieu nous parle, notamment à travers la lecture des Écritures. Néanmoins, nous sommes bien obligés de reconnaître qu'il y a tellement de choses qui ont changé depuis le temps de la rédaction de ces textes : pour en prendre deux majeures : notre compréhension de notre place dans l'univers et notre conception de Dieu. Normalement, il nous vient moins vite à l'idée que nos malheurs arrivent à cause de la colère de Dieu. Nous attribuons davantage les exils à la dureté des humains qu'à la colère de Dieu. Même si nous continuons à affirmer que Dieu tient le monde dans ses mains, nous avons une vision plus fine des forces à l'œuvre dans l'univers.

Néanmoins, pour un chrétien, le monde n'est pas juste une mécanique implacable : il est habité par quelqu'un qui veille sur nous. Non pas à la manière d'un surveillant – de baignade ou de prison – mais à la façon d'un parent. Ni pour empêcher les problèmes de survenir, ni pour nous empêcher d'user de notre liberté, mais pour que dans nos problèmes, dans l'usage de notre liberté, nous ne nous sentions jamais seuls. Que jamais nous ne manquions d'une épaule sur laquelle pleurer, d'une personne pour se réjouir avec nous.

Dieu ne nous aime pas globalement. Il nous aime dans la situation dans laquelle nous sommes. Je ne dis pas qu'il aime la situation dans laquelle nous sommes, mais bien qu'il **nous** aime dans la situation qui est la nôtre. La distinction est importante ! L'attitude décrite dans l'oracle d'Ezéchiél ne ressemble-t-elle pas à celle d'un père, d'une mère veillant sur leur enfant, attentifs à tout ce qui lui arrive ? Plusieurs fois dans la Bible, Dieu est ainsi évoqué. Le psaume 17 va même suggérer l'image de la mère-poule lorsqu'il dit : *cache-moi à l'ombre de tes ailes*. Dieu est celui qui reçoit nos colères, écoute nos récriminations, essuie nos larmes et partage nos joies. Si Jésus met en avant des enfants comme modèles, c'est pour nous inviter à retrouver avec Dieu cette complicité innocente que des petits enfants peuvent avoir avec leurs parents. Le berger évoqué ici n'est pas le juge, le guide ou le chef, mais la dimension maternelle de Dieu.

Dieu prend en considération toute l'épaisseur de notre humanité, humanité qu'il a éprouvée dans le Christ Jésus. Dieu ne me connaît pas comme l'administration des impôts : un nom et une suite de données, mais bien un être de chair et de sang, avec ses joies et ses peines, ses ombres et ses lumières, ses enthousiasmes et ses hésitations, ses idéaux et ses compromissions. Dieu n'aime pas une version idéale de nous ; mais comme nous sommes. Je ne dirai pas que « Dieu nous aime tels que nous sommes » mais « tels que nous sommes, Dieu nous aime ». Une fois encore, comme un père ou une mère aime et veille son enfant dans la maladie, même s'il préférerait mille fois le voir bien portant. C'est notre faiblesse – et non notre force - qui nous permet de ressentir pleinement l'amour guérissant de Dieu.

C'est pourquoi le message de Dieu par la bouche du prophète Ézéchiél est double. Il nous reconforte d'une part, il nous menace ou plutôt nous prévient de l'autre. Si le texte manie ces deux attitudes de façon conjointe, le lecteur est invité à

ressentir l'une ou l'autre. C'est ici que notre intelligence doit jouer son rôle ! Notre intelligence aidée par l'Esprit de Dieu. Car si nous affirmons que la rédaction des textes fut inspirée, nous devons aussi nous rappeler que leur lecture doit se faire au souffle de l'Esprit. Lorsque nous sommes faibles, Dieu se fait soucieux de nous ; lorsque nous nous sentons forts, il nous met en garde.

J'ai eu un jour l'occasion de travailler une heure ou deux à côté d'un enclos à moutons. Eh bien ! croyez-moi, il est difficile après ça de considérer qu'être comparé à un ovin soit flatteur. Raison pour laquelle il est bon de garder au cœur, dans nos heures de santé, la légère inquiétude dont parlait le philosophe Kierkegaard. Pas une angoisse, une inquiétude : le fait de ne pas être tout à fait quiet, quelque-chose qui nous maintient sur le qui-vive pour que nos vies ne soient pas celles de moutons paissant.

Évidemment, sans l'Esprit de Dieu, nous avons tendance à tout prendre à l'envers : à recevoir les menaces quand nous sommes déjà au creux de la vague et les paroles de réconfort quand nous sommes au sommet. Par la bouche d'Ézéchiél, Dieu s'est adressé à son peuple à la veille de son exil, lui promettant que sa colère aurait une fin et qu'il continuerait à prendre soin d'eux. A travers les siècles et les lieux, les paroles du prophète nous rappellent que Dieu nous accompagne et prend soin de nous dans toutes les situations, dans tous nos exils, dans toutes les injustices (celles que nous subissons et celles que nous pratiquons). A chaque fois, il est là, mais ses propos et son ton ne sont pas identiques. Vous voyez que la difficulté de traduction mentionnée au début n'était pas si grave !

En conclusion, nous pouvons

être joyeux,

non parce que nous ne sommes pas tristes,
mais parce que nous sommes consolés,

être courageux,

non parce nous n'avons pas peur,
mais parce que nous avons été rassurés,

être remplis d'espérance

non que nous n'ayons pas de doute,
mais parce que nous avons senti la présence de Dieu à nos côtés.

Dieu est présent et veille sur toi.